Document généré le 11 oct. 2024 23:05

Philosophiques

D’une falaise d’où l’on voit poindre le soleil de la culture savante

Contribution au premier cahier de l’Institut Québécois de Recherche sur la Culture

Robert Hébert

Volume 9, numéro 2, octobre 1982

URI : https://id.erudit.org/iderudit/203196ar
DOI : https://doi.org/10.7202/203196ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)
1492-1391 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Hébert, R. (1982). D’une falaise d’où l’on voit poindre le soleil de la culture savante : contribution au premier cahier de l’Institut Québécois de Recherche sur la Culture. *Philosophiques*, *9*(2), 281–293. https://doi.org/10.7202/203196ar

Tous droits réservés © Société de philosophie du Québec, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d’auteur. L’utilisation des services d’Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d’utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l’Université de Montréal, l’Université Laval et l’Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PHILOSOPHIQUES, Vol. IX, Numéro 2, Octobre 1982

ÉTUDES CRITIQUES

D'UNE FALAISE D'OÙ L'ON VOIT POINDRE LE SOLEIL DE LA CULTURE SAVANTE.

Contribution au premier cahier de l'Institut Québécois de Recherche sur la Culture.

par Robert Hébert

La vérité est fille du temps, généalogie imprévisible. Certains livres disparaissent sous le pilon de l'oubli, d'autres apparaissent. Et beaucoup de lecteurs savent alors qu'il ne pouvait en être que maintenant. Préparés pourtant aux sources vives de l'histoire lorsque chaque segment d'histoire chevauche son autre, zones grises où s'agite le possible. Qui fera la philosophie des interrègnes de la pensée, de ces interrègnes du discours humain par où hommes et femmes écrivent et contemplent l'avenir; ce qu'une société murmure dans la clandestinité à une époque donnée, dit autrement à une autre époque ou ne peut plus dire parce qu'elle a partiellement réussi à faire émerger sa pensée — aussitôt coupée de sa source, dépassée par d'autres sources? Qui fera la philosophie de ces *interfaces* macluhaniennes qui déterminent autant les modes (jubilants) de communication que, par le pouvoir et les nouvelles possibilités de les propager, les modes de penser, les certitudes d'être au coeur de l'histoire? Livres tendus vers leur présent immédiat parce que nécessairement détendus par leur passé.

Ainsi du premier cahier de l'Institut Québécois de Recherche sur la Culture qui porte ce titre en apparence ironique et auto-réflexif: *Cette culture que l'on appelle savante*. Ouvrage collectif qui résume à sa manière un segment d'histoire important dans notre récente histoire des idées au Québec.

On sait que le jeune Institut Québécois de Recherche sur la Culture (par la suite IQRC) réalise le voeu du livre blanc sur *La Politique québécoise du développement culturel* (Québec, Éditeur offi-

ciel, 1978), lui-même entérinant les conclusions du Rapport Frégault, groupe de travail réuni dès 1976 à la suite du livre vert sur la politique culturelle (par le Ministre de l'époque, Jean-Paul L'Allier) et qui devait se pencher sur la pertinence de fonder un Institut d'Histoire et de Civilisation du Québec. Selon le projet de loi adopté en juin 1979, l'IQRC «jouit des droits et privilèges d'un mandataire du gouvernement» et bien sûr «n'engage que lui-même lorsqu'il agit en son propre nom»; il a «pour objets, en vue de contribuer au développement culturel du Québec, d'effectuer, d'encourager et de soutenir des recherches et des études sur les divers aspects des phénomènes culturels[1]». Une des formes d'activité concerne la publication: monographies scientifiques, matériaux et instruments de travail, diagnostics, enfin ces cahiers (ou «dossiers thématiques») plus larges qui portent sur «les mouvements de fond de nos sociétés».

Le lecteur doit donc prendre connaissance de ce premier cahier et entreprendre son voyage lectoriel avec toute la solennité et le dévouement qu'exige pareille situation d'autant plus que s'expose la hauteur du propos: «... on a voulu tenir compte des urgences de notre société tout autant que de celles de la science[2]». En même temps, cette double finalité oblige à faire une distinction fondamentale entre la valeur absolue de la science (que l'on peut aisément comprendre en soi) et l'inscription territoriale d'un pouvoir (que l'on doit méticuleusement analyser) qui l'incarne, la revendique et la nomme — ce que j'appellerai dans l'ironie de la conjoncture, l'Idée; et garder cette distinction en mémoire pour que, sur des productions textuelles insérées dans un tel projet, le fantasme de la science ne gomme pas tout simplement le simplisme paralysant du discours de l'urgence. Élucider les mutations d'une société ne permet pas de pratiquer des permutations savantes à l'intérieur d'une même histoire ou d'une même structure institutionnelle où dialoguent savoir et pouvoir; à l'inverse, il ne s'agit pas de critiquer pour critiquer, philosophie plutôt ricaneuse et facile. Mais bien *conserver et préserver l'Idée*, en rappelant l'écart impensé que nul événement ou discours ne peut satisfaire. Soyons donc patients. À l'heure où les philosophes

1. L'information pertinente se trouve dans le premier *Rapport annuel 1979-1980* que l'on peut trouver à Montréal au Monastère Albert-Le-Grand.
2. *Questions de culture,* Montréal, IQRC-Leméac, 1981, p. 9. Par la suite QC.

parlent beaucoup en général de la crise de la légitimation dans nos sociétés post-industrielles, l'actualité ici comme ailleurs du rapport entre savoir et pouvoir par le lieu institutionnel qui en scelle la collusion et la distinction, enfin l'inflexion hautement culturaliste (déjà enregistrée par la presse écrite)[3] de cette politique culturelle nous fournit une matière première. Nous y sommes plongés au fond, comme dans un fleuve héraclitéen où l'on ne se baigne jamais deux fois dans les mêmes eaux du même fleuve. Tentons de faire oeuvre de philosophie; tentons de faire émerger quelques questions et qui sait? quelques catégories territoriales.

Signalons que les philosophes seront particulièrement intéressés par ce premier cahier pour de multiples raisons indirectes. Ne serait-ce que par les titres et la formation familière du personnel de l'IQRC (membres permanents et chercheurs) — invitation à relire notre passé immédiat[4]. Ne serait-ce que par ses récentes interventions, support à certains événements publics, manifestations dans certains média d'information — où s'entretient donc un discours sur la culture et la pensée, les finalités de la réflexion, exemples de pratiques philosophiques[5]. Ne serait-ce que par le mode d'implantation qui à court et à long terme[6] risque de déterminer l'avenir des interprétations et des lieux communs (et

3. Lise Bissonnette, «Chercher, et non prescrire», *Devoir,* 22 avril 1982, p. 6. Il y est parlé de moralisme et de «credo culturel».

4. Par exemple, de Fernand Dumont, président et directeur scientifique; «Sur l'enseignement de la philosophie» (1969), dans Yvan Lamonde, *Historiographie de la philosophie au Québec 1853-1971,* Montréal, Hurtubise HMH, 1972, pp. 185-195 et plus significatif, le texte «La liberté a-t-elle un passé et un avenir au Canada francais?» (1959), dans Roland Houde, *Histoire et philosophie au Québec: Anarchéologie du savoir historique,* Trois-Rivières, Bien Public, 1979, pp. 105-115; de Benoît Lacroix, o.p., professeur et ex-directeur de l'Institut d'Études médiévales, *Vie des lettres et histoire canadienne,* Montréal, Éditions du Lévrier, 1954 — surtout l'étonnante et gracieuse dernière partie sur la «Littérature comparée», pp. 62-74. On connaît les travaux de l'historien Yvan Lamonde et les chroniques du professeur de philosophie Jacques Dufresne, directeur de la revue *Critère;* enfin Jean Gagné, directeur général de l'IQRC, et Claude Savary sont docteurs en philosophie de l'Université de Montréal (Institut d'études médiévales), ce dernier avec une thèse sur Saint Bonaventure; cf. Claude Gagnon et Denise Pelletier, «Répertoire des thèses de doctorat en philosophie soutenues dans les universités du Québec des origines à 1978», *Bulletin* de la Société de Philosophie du Québec, V (1979), p. 29, 48.

5. Le cahier «Québec, aujourd'hui» du *Devoir* (Jeudi, 4 février 1982) où signent quatre chercheurs de l'IQRC dont Jacques Dufresne, «Où en sont les intellectuels?», p. 15; le cahier entier «Le sort de la culture» réalisé avec la collaboration de l'IQRC (*Devoir,* Vendredi, 12 mars, 1982).

6. Par exemples, la participation à l'élaboration du programme du Congrès international de philosophie qui se tiendra à Montréal en 1983, le projet «3.4 Histoire de la pensée québécoise (Fernand Dumont)», cf. le deuxième *Rapport annuel 1980-1981,* p. 38, 94. Toute une critique textuelle serait à faire sur ce deuxième rapport lorsque l'on comprend que l'Institut souhaite que ses chercheurs universitaires «intègrent leur tâche de recherche *chez nous* à leur tâche universitaire», id., p. 48 (les soulignés sont de nous!).

donc, un nouveau segment d'histoire pour les contre-balancer) qu'on construira sur la situation de la philosophie au Québec.

Mon propos est simple: présenter (de façon lapidaire) le travail de chaque collaborateur, analyser la manière par laquelle la dimension philosophique fut travaillée par Claude Savary, enfin ouvrir le sens de cet ouvrage collectif à ce qu'il ne pouvait pas nommer de par son lieu institutionnel et qui offre, je l'espère, matière nouvelle à réflexion pour cette fin de siècle où se tiendra, tendu vers son présent immédiat, le discours de ce qui aura été.

FAIRE DES DISTINCTIONS ET LES HABITER DANS LE CHAMP DE LA CULTURE SAVANTE.

Cet ouvrage est le résultat de rencontres entre chercheurs de disciplines et d'orientations différentes: MM. Fernand Dumont, Jean-Charles Falardeau, François-Marc Gagnon, Maurice Lemire, Jean-Claude Guédon, Claude Savary, Marcel Fournier qui présidait ces rencontres et Norman Ryan du Ministère de l'Éducation qui dans une chronique, présente l'état de la planification de la recherche et quelques travaux effectués en ce lieu.

Si le lecteur dans l'ordre et le temps de sa lecture doit donner crédit au liminaire, innocemment et en toute confiance, peut-être doit-il apprendre après coup à en corriger certains accents — comme pour tout livre. Au doublet urgent science-société répond le nouveau doublet: «Chacun des auteurs s'est situé dans les vastes débats de la science contemporaine; on renvoie pourtant à la recherche en contexte québécois»; et par une dénégation et une forme de redondance typique suit: «Cet ouvrage n'offre pas un système fabriqué à plusieurs; on y trouvera plutôt des propositions théoriques mises à l'épreuve de l'enquête empirique[7]». Comme s'en rendra compte tout chercheur habitué à travailler avec des *Actes* de colloques ou congrès ou même des *Festschriften,* et sensible aux poussières de l'historicité, la vérité de ce propos peut s'écrire autrement entre les lignes de ce collectif: cet ouvrage présente plusieurs mini-systèmes de pensée issus et expressifs d'un même lieu institutionnel qui en fournit le thème; on y trouvera en fait quelques problématiques mises à l'épreuve ou

7. QC, p. 10.

plutôt superposées à une enquête essentiellement historienne — elle même déterminée par certains présupposés méthodologiques. Cette caution préliminaire plus humble (on excusera le mimétisme du style) est fondamentale: elle permettra une appréciation juste de ce cahier riche en questions, en inquiétudes et en découvertes.

À cette Présentation du sociologue Fernand Dumont correspond (pour la corriger d'une autre manière?) la Postface du sociologue Marcel Fournier. Après avoir discuté du mot «savant» avec le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* de Lalande, il nous entretient du choix du thème, de la lutte pour l'autorité scientifique dans une politique culturelle (nous y reviendrons) et sorte de discours justificatoire, de la formation et de l'esprit de ces rencontres. Ce qui ne s'ajuste pas sans quelques *lapsus calami* plutôt significatifs du lieu institutionnel où s'élabore l'impensé de la culture savante: «...il fallait que ce groupe fût constitué de chercheurs qui, dans le cadre même de leurs recherches sur l'un ou l'autre aspect de la 'culture savante' (histoire de l'art, de la littérature et des sciences, sociologie des productions culturelles, épistémologie, etc.) aient acquis une familiarité avec diverses disciplines des sciences humaines.... Idéalement, d'autres disciplines auraient dû être présentes (psychologie cognitive, anthropologie, etc.), mais, pour que les échanges entre les participants soient fréquents et que se crée non tant un consensus qu'une complicité (respect mutuel, plaisir de se rencontrer, etc.), leur nombre ne pouvait être que limité[8]». Qui fera la philosophie de cet *et caetera* dans la première parenthèse où les disciplines correspondent plus ou moins avec le sommaire, où la philosophie (si difficile à écrire) n'est en aucune manière subsumable sous le concept d'épistémologie? Qui fera la sociologie de cet *et caetera* dans la dernière parenthèse?

La reconnaissance du terrain se veut allègre et brillante. Elle tourne autour du thème non sans une humeur qui semble tenir des conversations au repos bien mérité. Partant de quelques aveux autobiographiques (une photographie de Bachelard et une photographie de son père en salopette de travail) et de sources françaises (dont une glose de Brunschvicg), Fernand Dumond s'interroge sur le bien fondé de la distinction entre culture savante et culture

8. QC, p. 185.

populaire. Fidèle aux virtualités du langage, il montre qu'un déplacement de référence traverse la culture (celle-ci devenant seconde, entité construite) et que devenant elle-même objet de réflexion, cette culture pourrait se travailler et se réapproprier «comme horizon, comme engendrement d'une histoire qui lui soit propre[9]». Puis après un résumé d'usage sur le sens du mot 'culture' et ses transformations à partir de l'humanisme classique, Jean-Charles Falardeau signale les va-et-vient constants entre savoir savant et savoir populaire. Quelques exemples courts et précis (les propos de Ginzburg, *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVe siècle,* cuisine populaire et folklore religieux au Québec) montrent entre ces deux pôles de la culture un régime d'influence et d'effets réciproques qu'il est impossible d'isoler. Invitation du dernier paragraphe: «Le présent essai, en définitive, ne conclut à rien car, à mon avis, il n'y a pas à conclure... Il existe des savoirs plus ou moins savants, des savoirs ou des croyances plus ou moins populaires[10]».

Suivent quatre monographies davantage méthodiques qui développent par diverses figures le rapport entre culture savante et culture populaire (ou plutôt empirique, traditionnelle-paysanne, profane, commune... — on voit la richesse de la distinction). Et ce, à partir de cas toujours situés dans un contexte historique. Pour les besoins de ma lecture, je tenterai (d'une façon lapidaire) d'en cerner la problématique.

François-Marc Gagnon veut s'interroger sur les conditions d'avènement des nouveaux savoirs à l'époque pré-linnéenne. Analysant l'expérience des premiers voyageurs et explorateurs du Canada (par exemple, descriptions de la faune et de la flore chez Champlain) mais surtout les premières tentatives de classification (le cas singulier de Louis Nicolas), il montre que le savoir empirique était condamné à se rabattre sur la tradition doxique de la culture savante de l'époque, «faute de théorie nouvelle[11]». Dans cette problématique post-linnéenne, le lecteur se met immédiatement à rêver à la signification même du voyage, de l'exploration émerveillée; une *phénoménologie de l'inconnu* latente dans le texte de nos propres découvreurs? Ou à relire les savoureux commentaires

9. QC, p. 33.
10. QC, p. 46.
11. QC, p. 61.

de l'ethnobotaniste québécois Jacques Rousseau sur Pierre Boucher[12]. Pour sa part, Maurice Lemire analyse le cas de l'élite canadienne-française au Bas-Canada, tant politique que littéraire. Se considérant comme l'émanation du peuple mais à un moment où le savoir ne débouche pas sur le pouvoir, celle-ci vit une double situation: solidarité tacite avec le peuple, par le biais de l'élection et du modèle de la vie campagnarde dans le discours littéraire; ensemble de contradictions inhérentes à toute «pseudo-bourgeoisie» (ne serait-ce que la démarcation faite entre langue littéraire et langue populaire). Analyse fine et pertinente, le lecteur ne peut s'empêcher de penser analogiquement au discours des intellectuels québécois lors du Référendum de 1980.

Les deux derniers textes sont les plus ambitieux du collectif: tant par la longueur, la densité de l'apparat critique (sources françaises, américaines et québécoises) que par la proximité locale de la problématique ainsi débattue entre savoir et pouvoir dans la société québécoise. Polémiquant contre Baudoin Jurdant sur le rôle de la vulgarisation scientifique[13] et contre certains sociologues (Marcel Fournier, Louis Maheu, Francine Descarries-Bélanger) sur le type d'interprétation à donner au cas de Marie-Victorin et au développement des petites sciences, Jean-Claude Guédon de l'Institut d'histoire et de sociopolitique des sciences cherche à prendre le fil de l'information, «non pas une information brute, bien sûr, mais une information construite autour de concepts différents, plus sensible aux frémissements et affrontements du passé, plus historique pour tout dire[14]». Ce mouvement lui permet de penser la vulgarisation scientifique dans son rapport dynamique à l'implantation de l'activité (et d'une communauté) scientifique au sein d'une configuration sociale; implantation qui n'est pas allé au Québec sans conflits internes, individus et groupes. Si bien que dans ce contexte, se réduit considérablement (et ceci est nouveau) la porté hagiographique dont Marie-Victorin a toujours bénéficié au Québec. Enfin, se ménageant une

12. «Pierre Boucher, naturaliste et géographe», dans la réédition de Pierre Boucher, *Histoire véritable et naturelle des moeurs et productions...*, Société Historique de Boucherville, 1964, pp. 262-401. Ou partir sur la piste de Jacques Rousseau (travaux et récits de voyages) cf. *Le Nouveau Québec. Contribution à l'étude de l'occupation humaine,* publié sous la direction de Jean Malaurie et Jacques Rousseau, Paris-La Haye, Mouton, 1964, pp. 90-93.

13. Sans mentionner le texte accessible de Baudoin Jurdan «Vulgarisation scientifique et idéologie», *Communications* 14, (1969), pp. 150-161. Singulière approche sémiotique qui se situe dans un numéro thématique portant sur «La politique culturelle» en France.

14. QC, pp. 89-90.

distinction entre activité scientifique (produisant une culture scientifique) et culture savante au sens moins restrictif du terme[15] (comme mode de connaissance et style de vie des «classes supérieures», opposés au sens commun), Marcel Fournier du Département de sociologie de l'Université de Montréal analyse certains traits du discours des intellectuels québécois de la fin du XIXe siècle à la Seconde Guerre Mondiale: culte de la compétence, défense de l'intelligence et des grands idéaux, recherche du bon goût. Rapports complexes où s'allient et s'opposent parfois culture scientifique et culture savante. Par là, il espère unir dans un même capital culturel autant l'analyse savante (la sociologie) que l'ethnographie des styles de vie (cultivée?): alimentation, habitation, santé, éducation des enfants, etc. Le programme esquissé «permettrait d'aborder plus systématiquement cette question dans une perspective qui, sans nier l'identité de processus cognitifs (universalisme) affirme les particularismes culturels de diverses collectivités ou groupements sociaux (relativisme)[16]».

Cette conclusion signifie sans doute la justification la plus forte du projet même de cet ouvrage collectif. Elle *ouvre et offre à la politique culturelle* de l'IQRC un vaste chantier de recherche; elle nous montre ce à quoi nous destine la culture savante.

CULTURES SAVANTES ET SITUATION DE LA PHILOSOPHIE.

Voilà, le paysage apparait. Cette culture qu'on dit savante (je me suis demandé plusieurs fois à la lecture de ces textes de quelles craintes ou blessure propre québécoise s'énonçait ce *on*) octroie à chacun la faculté de dire le site qu'il occupe dans la culture savante, et de l'aménager en fonction de son travail. Richesse d'une question: mini-systèmes d'éclairage, contours et aspérités qui laissent deviner la profondeur d'un champ, qui laissent suffisamment de questions pour absorber un nouveau lecteur.

---

15. Hormis deux références à Fernand Dumont, les dix premières pages de la mise en place théorique mobilisent successivement Bourdieu, Halbwachs, Salomon-Bayet, Goodenough, Cicourel, Scholem, Gramsci, Herbert, Mehan, Garfinkel, Marx et Engels, Victor-Michel, Ben-David, Hahn, Merton, Parsons, Storer, Hagstrom, Mulkay, Sorokin, Solla Price, Blume, Latour et Woolgar, enfin Schorske. Arrive à la note 34, pour subir l'épreuve de l'enquête empirique, le philosophe et pédagogue Hermas Bastien. L'ironie de la situation nous rappelle que ce dernier a publié *Ces écrivaics qui nous habitent,* Montréal, Beauchemin, 1969.
16. QC, p. 165.

Comment *pouvait se situer* — le lecteur excusera ce passage à l'imparfait mais c'est là la seule stratégie verbale qui puisse rendre conscient le processus de la pensée philosophique, comment donc pouvait se situer la philosophie en tant que discipline, par l'intermédiaire de celui qui avait pour tâche d'y présenter un travail. Puisque le commencement des sciences et de la sagesse passe souvent le par le déploiement de quelques métaphores animales (je pense à la ruse du renard ou du carcajou) et que la présence-absence du philosophe tient parfois du caméléon: je veux dire l'intelligence mimétique du caméléon, l'univers des possibles était immense. Grâce à cette situation institutionnelle des rencontres entre représentants de disciplines différentes. Passons à l'énumération, donnons quelques idées. Aucune ne sera originale. a) Une courte monographie sur un cas réel, ou de cheminements individuels, oeuvres significatives (parce qu'hétéro-doxes) du passé et du présent (Ephrem Longpré, o.f.m., Jacques Lavigne, les rapports extrêmement riches de Hubert Aquin à la philosophie)[17] ou d'un segment contextualisé dans l'histoire des idées au Québec tel qu'il s'en trouve dans Yvan Lamonde, «L'histoire de la philosophie au Canada français (de 1920 à nos jours): sources et thèmes de recherche», *Philosophiques,* VI (1979), pp. 327-339. b) Un travail (externaliste, pour simuler le langage sociologique) sur l'implantation et le développement de la communauté (et de l'activité) philosophique, disons par exemple depuis la Révolution Tranquille ou la fondation (1973-1974) de la Société de Philosophie du Québec. Avec ses enjeux localisables, ses conflits réels, bruit et fureur des paradigmes combattants-résistants. Le Québec fourmille de polémiques souterraines et publiques, de conflits de personnages et d'intérêt qui ne forment pas un fouillis d'imbroglios: au contraire, ils sont intelligibles et transparents parce que déterminés et malheureusement dans certains cas déterminants pour la jeunesse étudiante. c) Une réflexion aérée qui traduirait une pensée constituée avec un minimum d'homogénéité dans le ton, légère parce que souveraine et tout à coup dégagée d'une discipline à laquelle elle aurait effectivement travaillé et qui ne lui offrirait plus de secret. d) Ou autre chose qui sonnerait nouveau. Et qui sonnerait même étrange aux interlocu-

17. Le lecteur pourrait même en perdre le souffle, cf. Jacques Beaudry, «Hubert Aquin, délit de profondeur», *Remue-Méninges,* 2 (1981 pp. 16-22 et «Hubert Aquin, épisodes», *id.,* 3 (1981), pp. 5-7.

teurs des rencontres et aux destinataires-philosophes du moment. Comme on frappe une nouvelle monnaie, une devise jusque là imprévue.

Claude Savary a opté pour la dernière voie. Mais avec un changement d'orientation (pour nous) fondamental puisque le texte présenté est un *nouveau résumé* de la problématique de 'l'histoire de la philosophie au Québec' tel qu'il aurait pu être contresigné il y a 15 ans — quelques lexèmes en moins. Résumé signifie ici: discours du manque mis en place par le clivage entre l'ici et l'ailleurs. Si bien qu'à cette hauteur, le soleil de l'intelligible n'éclaire pas ce qui est (et donc ne contribue nullement à l'avenir de la philosophie) mais les lieux communs (eux-mêmes illusionnés par le trompe-l'oeil d'un présupposé historiographique) de ce qui fut pensé. Attardons-nous au texte. J'insiste: seul m'intéresse le texte comme production d'une synthèse insérée dans ce collectif. Attardons-nous au texte puisqu'*il exprime un mode de penser* (à la fois typiquement québécois) qui rejoint toute une famille d'esprits qui croient oeuvrer dans l'universalisme le plus pur — et qui disent souffrir du vide québécois («à chacun son vide») alors qu'une autre famille d'esprits s'enferment dans des particularismes terre à terre tout en refusant de penser la dialectique de leur retraite.

La problématique extrêmement simple est suspendue à un propos complexe qui a «comme objet une 'doctrine du savoir', une histoire de la réflexion[18]». À partir de la polémique entre Georges Leroux et Claude Panaccio sur la production philosophique au Québec, de certaines ambivalences dans les travaux sémio-historiographiques de Jean-Paul Brodeur, répétant les jugements[19] que la philosophie a porté sur elle-même (à savoir le constat d'impuissance, mais avec la variante «ce qui manque, ce n'est pas des livres et des articles mais un *milieu*»), Claude Savary veut montrer que ces jugements renvoient à un état général de culture. Remarque oblique: la généralité abstraite de cette démonstration ne pose pas de problème en soi mais on imagine

18. QC, p. 127.
19. Il est étonnant que ce problème ne soit pas soumis à l'exégèse des textes. Peut-être Claude Savary aurait-il dû relire tous les travaux de Jean-Paul Brodeur (entre 1975-1976) ou encore, plus significatifs: Georges Leroux, «Remarques sur la publication en philosophie», *Bulletin* de la Société de Philosophie du Québec, 11 (1976), pp. 26, 28; Claude Panaccio, «Table-ronde sur le positivisme: introduction anecdotique», *loc. cit.*, VI (1980), pp. 74-81.

aisément le malin plaisir de l'équipe multidisciplinaire du moment à se voir fournir de tels aveux et une telle preuve du déracinement réel d'un milieu (philosophique?) à son milieu (naturel?). Suit alors un paralogisme fondamental. La culture doit être et demeurer «le support premier, l'élément incitateur et le ressort[20]» de la philosophie en tant que culture savante. Or elle ne l'est pas ici — le lecteur ici doit faire cette hypothèse pour comprendre, compte tenu que nous ne savons pas de quelle(s) philosophie(s) il est parlé, la *généralité abstraite* de la conclusion. En conséquence, «il suffit que nous nous appliquions à notre expérience, à notre prise sur le monde, à notre pratique, et que ce qui vient d'ailleurs y soit fondu. C'est peut-être alors que le savoir ne serait plus séparé du pouvoir, la pensée de l'action, et que grâce à un terrain commun les consciences pourraient partir des mêmes objets réels, s'opposer et constituer ainsi un milieu[21]». Qu'on saisisse bien le malaise du lecteur pour qui la vérité ultime d'un tel désir exprime un *autre ordre* de problème... Trois points d'une suspension absolue... Qu'on entende néanmoins cette vieille opposition-distinction entre l'ailleurs et l'ici (éliminant la possibilité analogique de l'ici comme ailleurs — ou mieux, ici comme chaque ailleurs est son propre ici) et cette vieille technique du passage au conditionnel (éliminant ainsi l'analyse des forces réelles encore impensées qui déterminent les enjeux de la philosophie au Québec).

Comme indices de cette situation globale de la philosophie dans le champ (québécois) de la culture savante, relisons à la page 116: «...il serait utile, pour le présent, de transgresser les inventaires et ce qu'on a coutume d'y mettre». Bien, mais cela n'est pas fait, vérifiable. Cette intention est comme d'habitude immédiatement forclose par une foule de remarques nostalgiques (parlant de l'époque de Rudolph Carnap: «Qui ne voudrait d'un tel héritage, d'un tel 'milieu'?[22]»). Autant par la prolifération édifiante des références étrangères qui font toujours figures d'autorité théorique, non critiquées (avec les voisinages les plus étranges: Dumézil, Ramnoux, Lévi-Strauss, Courtès, Barthes, Devereux, Gellner, Radnitzky, Gouldner, Ladrière, Prigogine et Stengers, Cornford, Naess, Simondon, Winner, Berque, alors que les référen-

20. QC, p. 128.
21. QC, p. 129.
22. QC, p. 125.

ces québécoises (aucune de nouvelles) *se distinguent* comme supports et exemples historiques. Autant par cette extraordinaire mise en boîte: le seul moment où le texte enregistre une séquence bibliographique différente et nouvelle, celle-ci se retrouve en note en bas de page avec la mention: «Il importe de mentionner une exception: Roland Houde, *Histoire et philosophie au Québec. Anarchéologie du savoir historique*...[23]». Point et remerciement intra-départemental. Beau cas de forclusion à perpétuité pour l'un. Pour l'autre, beau cas de ce que certains historiens du Moyen-Age ont appelé à l'époque des grandes catégories, le misonéisme: la peur du nouveau. L'histoire de la philosophie au Québec et la philosophie de l'histoire de ses philosophies tiendraient-elles à une nouvelle séquence bibliographique qui animerait et nous connecterait à une nouvelle syxtaxe entre le corps et la pensée, nouvelle pour être déjà là, bêtement? Une phénoménologie du non-encore-lu?

Ni monographie précise, ni travail externaliste sur l'institution réelle et l'institutionnalisation quadrillante de la discipline 'philosophie', ni réflexion souveraine, «Malaise dans la culture savante. Destin de la philosophie dans la culture québécoise» a le mérite d'objectiver les ambivalences, les tergiversations historiques qui marquent le *passage* entre un langage ancien et des urgences nouvelles, mais *suspendu au discours du manque* et par conséquent: à l'affût, criblé par tous les langages (apparemment) nouveaux, fermé à son propre territoire en le forcluant (pour simuler un lacano-derridisme québécois). Efforts louables pour nous amener jusqu'au seuil de son improbabilité. Il procède dans la totale méconnaissance de cela même qui le détermine; il n'accomplit pas la loi immanente de sa conclusion parce que ce qu'il textualise ne se supporte d'aucun travail préalable de la négation. Ni au niveau des filières théorico-étrangères, ni au niveau des filons historico-québécois.

Pour ma part, j'ai fait le pari de théoriser et de critiquer mes notes courantes en bas de page autrement qu'un roman-fleuve. Et d'en faire émerger quelques catégories territoriales. Une course

23. QC, p. 115. De ce dernier, le premier aurait pu ré-écrire pour notre philosophie contemporaine ou tout simplement re-lire le lexique des topiques québécoises «où les répétitions ne s'y trouvent pas dans un éparpillement ou une détérioration infinie», pp. 57-58.

contre la montre, contre les lieux communs du discours québécois de ce qui aura été.

À l'heure où quelques philosophes semblent à leur manière esquisser un destin de la philosophie au Québec[24], il est permis d'espérer que notre destin ne soit plus soumis au lieu prestigieux des rencontres mondaines entre représentants de disciplines eux-mêmes soumis aux impératifs (impensés et indiscutés) de la lutte pour l'autorité scientifique, ou que le texte de Claude Savary ne soit pas livré sans commentaire à des destinataires (étudiants) absents d'une telle problématique inadéquate — et qui seront encore une fois désorientés. Ici comme ailleurs sur tout territoire, la destination de l'homme se travaille par la reconnaissance historique d'un *sum corpus ergo cogito* et dans la réciprocité lucide et effective des consciences.

Département de philosophie
Collège Maisonneuve

24. Lire dans ce contexte l'interprétation pertinente de «la pudeur de Descartes et sa redoutable efficacité» par Jacques Morrissette, «Descartes et le destin de la philosophie au Québec», Descartes, *Discours de la méthode,* Montréal, Hexagone-Minerve, 1981, pp. 161-167.

(À Dominique Le Grand, fille de philosophe, et une *Métamorphose* Kafka-Hausvater au Four Saouls Bar).